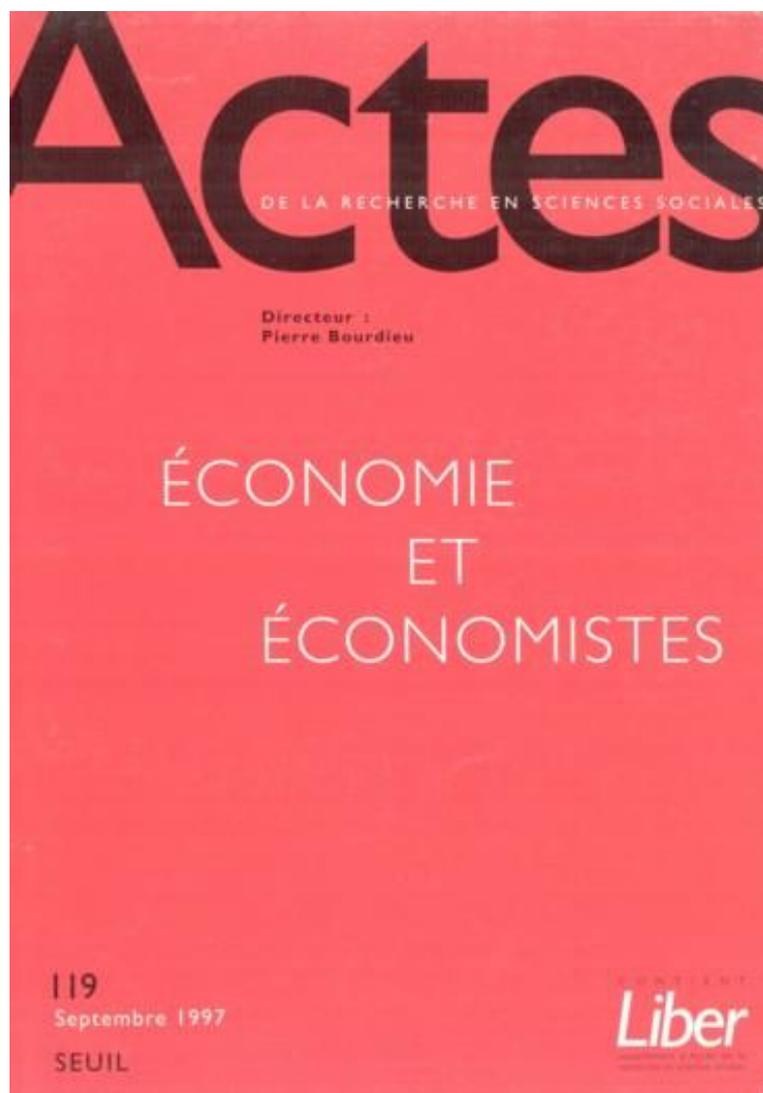


Frédéric Lordon

Le désir de "faire science"

*Actes de la recherche en sciences sociales*

Vol. 119, septembre 1997



**Frédéric Lordon**

## LE DÉSIR DE « FAIRE SCIENCE »

On connaît cette intuition structuraliste selon laquelle la structure se trouve concentrée en ses singularités. Sans aucunement rouvrir un débat théorique de cette nature, on ne peut tout de même s'empêcher d'y penser à considérer l'effet de singularité que produit justement l'un des derniers écrits d'Edmond Malinvaud (1996)<sup>1</sup>, et ce qu'il révèle, en plein et en creux, du fonctionnement du champ de la science économique. Singulier, il l'est à plus d'un titre, d'abord en raison de l'éminence reconnue de son auteur au sein de la profession des économistes, mais aussi, et surtout, par la teneur du propos qui s'y trouve formulé. Car, commençant à s'interroger sur les raisons pour lesquelles « les économistes ne font pas de découvertes », Edmond Malinvaud, figure tutélaire d'une économie française convertie sous son autorité aux standards anglo-saxons d'une scientificité indexée sur l'intensité mathématique, finit de la manière la plus inattendue par dresser un bilan sans complaisance de l'état épistémologique de la discipline, et se trouve conduit à mettre en question les excès d'une mathématisation tout à la fois maniée comme argument d'autorité et s'abusant elle-même comme métonymie de la science. L'auteur n'hésite pas à suggérer que, utilisée bien au-delà des éclaircissements intellectuels qu'on peut en attendre, la formalisation dissimule par sa surabondance la minceur des énoncés économiques sous-jacents et la fragilité de leur certitude. Il ne cache pas davantage les réserves que lui inspire la tendance à promouvoir bruyamment comme autant de percées des avancées de la connaissance économique somme toute modestes, et l'on pourrait sans doute lui prêter un sentiment de discrète désapprobation à l'encontre d'une certaine forme d'arrogance sociale dont se teintent presque systématiquement les revendications récurrentes d'une scientificité autoproclamée.

Le propos pourrait être anodin s'il provenait d'une des habituelles minorités contestataires ; il prend une tout autre portée de la part de l'inspirateur de ce qu'on pourrait appeler l'école française d'économie mathématisée. Cette libération tardive de l'une des paroles les plus autorisées de la profession, rompant spectaculairement avec des positions épistémologiques auxquelles son nom n'a cessé d'être associé, en dit long sur le fonctionnement du champ de la science économique, sur les effets de censure et de réfrènement qu'il impose ordinairement à la plupart des agents qui s'y meuvent, et sur les conditions particulières d'une « émancipation » possible. C'est qu'en effet l'analyse de ce champ demande pour l'essentiel de partir du désir inquiet de scientificité qui fait la disposition épistémologique fondamentale de la communauté orthodoxe, une inquiétude constamment refoulée par la réaffirmation obstinée de ces principes autour desquels elle refait inlassablement sa persuasion d'incarner une bonne science, mais que le texte de Malinvaud vient précisément mettre en cause. C'est bien pourquoi le choix d'intervenir en cette matière hautement sensible, la netteté de la mise en question des présupposés qui font d'ordinaire la cohésion du courant majoritaire et la qualité de l'auteur, perçu comme la figure du commandeur, se conjuguent pour faire de ce texte un événement hors du commun, où se concentrent quelques-unes des caractéristiques structurales les plus typiques du champ économiste.

### UNE BRÈVE HISTOIRE DU CHAMP

À défaut d'une impossible histoire exhaustive, il n'est pas inutile de rappeler au non-économiste, même

1 – E. Malinvaud, « Pourquoi les économistes ne font pas de découvertes », *Revue d'économie politique*, vol. 106, n° 6, 1996.

très sommairement, de quelle transformation radicale le champ de la science économique a tiré sa configuration actuelle. Alors affaire presque exclusivement universitaire, installée dans le cadre des facultés de droit, l'économie voit en quelques décennies (1960-1970) son paysage bouleversé par l'apparition de nouveaux entrants : les ingénieurs-économistes. C'est une époque où l'état de la discipline en France accuse un retard considérable sur les standards internationaux tels qu'ils sont définis par l'hégémonie anglo-saxonne. Alors que la mathématisation y est devenue monnaie courante (la revue *Econometrica* existe depuis 1933), l'économie française reste dans sa très grande majorité littéraire et historique. Or, depuis 1945, les exigences de la reconstruction ont conduit l'appareil d'État à développer une expertise économique, certes au plus près de ses besoins, mais n'hésitant pas à recourir à la formalisation des choix publics : programmation des infrastructures énergétiques, planification indicative, construction des comptes nationaux et préparation de scénarios de croissance sur la base de cadres macro cohérents, sont autant de domaines qui, dans des institutions telles que le Commissariat général au Plan, le SEEF (précurseur de la Direction de la prévision) ou EDF, constituent le germe d'une macroéconomie et d'une économie publique « scientifiques ». Le moment de la rupture correspond alors à l'irruption dans le champ académique des ingénieurs issus de l'administration économique, un groupe d'entrants que son avantage comparatif en matière de formalisation mathématique rend capable de soutenir un projet de rattrapage de la norme anglo-saxonne. L'ENSAE devient l'institution clé de ce processus<sup>2</sup>. Lieu de reproduction de la lignée des polytechniciens-économistes, les « anciens » devenant précepteurs des « nouveaux », elle a ses ancrages dans chacun des deux mondes : d'une part, elle forme les administrateurs de l'INSEE, et reste tournée vers l'administration économique à qui elle fournit ses hauts fonctionnaires ; d'autre part, la nécessité d'un enseignement organisé et l'orientation vers des activités de recherche lui confèrent le caractère de plus en plus affirmé d'une institution académique. Edmond Malinvaud est à coup sûr l'une des figures les plus représentatives de cette ambivalence, puisque, aux plus hauts emplois de l'administration économique (directeur de l'ENSAE, directeur de la prévision, directeur général de l'INSEE), il ajoute la notoriété proprement académique d'une carrière internationale de chercheur. Cette double légitimité l'établit en pivot d'une stratégie institutionnelle de prise du pouvoir académique redoutablement efficace, puisqu'il

est à la fois en position de forcer l'ouverture de la communauté économiste à la norme anglo-saxonne (et par là de mieux révéler ses insuffisances) et de promouvoir une filière d'ingénieurs-économistes s'engouffrant dans la brèche d'une sous-compétence mathématique rédhibitoire dès lors que la norme française, prise au piège d'une confrontation obligée, se trouve sommée de s'aligner sur la norme internationale. Pour reprendre métaphoriquement les termes de la théorie des jeux évolutionnaires – où la communauté des économistes pourrait d'ailleurs trouver de quoi modéliser sa propre dynamique des populations –, les entrants sont dotés, par leur capital intellectuel spécifique, d'un potentiel sélectif supérieur qui voue les anciens occupants du champ à s'aligner ou à disparaître. L'ouverture à un standard international de scientificité si différent de celui jusqu'ici en vigueur ne peut être qu'un événement de première grandeur pour le champ économiste dont l'ordre des valeurs se trouve profondément modifié. Les nouveaux principes légitimateurs qui redéfinissent la constitution normative du champ installent la formalisation comme métaparadigme et consacrent irrésistiblement la supériorité des détenteurs de la compétence mathématique. La vieille économie politique achève sa mue et devient pleinement, selon le vœu des nouveaux normateurs, une « science économique ».

## CONSÉCRATION ET DÉTACHEMENT

Il faut avoir en tête l'histoire de ce bouleversement et la mémoire du rôle décisif qu'y aura tenu la personne d'Edmond Malinvaud pour qu'apparaisse dans toute sa singularité le texte dans lequel celui-là même qui aura incarné cette seconde époque du champ prend une distance si nette avec les principes considérés comme son soubassement épistémologique. On est alors conduit à s'interroger sur les conditions qui ont rendu possible un tel renversement où ce que beaucoup pouvaient percevoir de l'extérieur comme « l'œuvre d'une vie », constamment accordée aux structures d'un champ qu'elle a si largement contribué à façonner, semble soudainement remise en cause et retournée contre la communauté qui s'était constituée autour d'elle.

Bien sûr, il ne faut pas sous-estimer que le fonctionnement du champ par ses effets d'assignation et d'incarnation a pu conduire à une identification de la figure

<sup>2</sup> – Ainsi que l'École nationale des ponts et chaussées.

d'Edmond Malinvaud et de « la mathématique en économie », dépassant ce que l'intéressé lui-même était peut-être prêt à revendiquer. C'est d'ailleurs pourquoi il est plus juste, à son propos, de parler d'économie *mathématisée*, plutôt que d'économie *mathématique*, pour marquer une division seconde du champ et mieux dénoter un projet épistémologique spécifique, conçu sur le modèle des sciences physiques, où la mathématisation, certes, joue un rôle tout à fait éminent, mais seulement en tant qu'elle sert une quête générale de la formulation des « lois de la nature économique ». L'*économie mathématique stricto sensu* s'en distingue comme un créneau plus fin et plus spécialisé de la discipline, orienté moins vers l'explication des faits stylisés que vers des problématiques exclusivement théoriques (généralement autour de l'équilibre général walrasien) et qui, moins qu'une « physique économique », se voudrait une économie théorématique. Mais la logique du champ a d'abord voulu que ces différences soient tues, conférant ainsi à Edmond Malinvaud un patronage élargi sur une multitude de sous-courants, fédérés par leur commune reconnaissance de la mathématique comme support de la nouvelle norme de scientificité. C'est donc aussi cette division, jusqu'ici contenue au nom d'impératifs supérieurs – et notamment ceux de la confrontation aux hétérodoxies historicistes et institutionnalistes – que le texte de Malinvaud ravive. Et ce fait même suggère de s'interroger sur les raisons du renversement d'une hiérarchie d'intérêts où auront permuté les exigences stratégiques de reconduction des alliances institutionnelles et de reproduction de la cohésion d'un courant majoritaire, lui aussi fractionné, et les préoccupations liées à la reconnaissance des démarcations intellectuelles objectives entre les différents sous-courants.

Bien sûr, il ne faut pas non plus surestimer la nouveauté du discours de Malinvaud en tant que critique interne, issue du sein même de l'orthodoxie. La mise en question de la scientificité de l'économie, en tout cas d'une scientificité qui se voudrait en droit l'équivalent de celle des sciences dures, les interrogations sur le rôle véritable des mathématiques dans la discipline et le soupçon qu'il arrive à leur omniprésence de masquer des lacunes profondes, la faiblesse du lien qui unit la théorie à son domaine empirique, sont autant de considérations auxquelles il est déjà arrivé de se faire entendre, y compris de la part d'auteurs en sympathie manifeste avec le courant majoritaire. On aurait pourtant tort d'en faire l'expression d'un authentique retour réflexif de la théorie néoclassique, et il faudrait analyser plus profondément le processus par lequel ces critiques,

probablement partagées par un plus grand nombre d'économistes qu'on ne l'imagine, mais *in petto*, sont vouées à rester des critiques privées, dépourvues de toute capacité d'agrégation et donc de toute efficacité sociale, comme en témoigne le fonctionnement pratique du champ qui les ignore souverainement et continue de faire prévaloir, dans les principes de sélection et d'appréciation réglant l'accès aux colloques ou aux publications, une norme de scientificité parfois radicalisée jusqu'à la caricature.

Ces deux réserves ne diminuent que marginalement la singularité de l'intervention de Malinvaud dont le parler haut et clair, et même une certaine véhémence, tranchent avec les critiques convenues qui, percevant confusément le poids des mécanismes institutionnels sous la domination desquels elles se trouvent, ajustent consciemment ou inconsciemment leur niveau de langage à un registre de l'éternel regret ou de l'interrogation sans suite. C'est d'ailleurs bien pourquoi il y a lieu de s'interroger sur les conditions structurales d'une telle libération de la parole quand partout ailleurs ne prévalent, au mieux, que les formes de la critique épistémologique les plus prudentes et les plus délibérément privées d'efficacité pratique.

On peut ainsi penser qu'il existe dans le champ quelques positions rares réservées à ceux qui, couverts des consécration auxquelles ils avaient aspiré, n'ont plus rien à attendre de l'institution et peuvent se permettre de (re)nouer avec elle un rapport moins contraint. En l'espèce, Edmond Malinvaud cumule les autorisations de la consécration, en venant occuper la position structurale du vieux sage libéré des conventions comme des commandements ordinaires du maintien, et la légitimité du père fondateur à qui l'on ne saurait dénier le droit de critique d'un programme de recherche qu'il a lui-même porté sur les fonts baptismaux. C'est pourquoi, loin de constituer, comme son apparence pourrait porter à le croire, une véritable rupture d'avec les lois du champ, l'intervention de Malinvaud n'est jamais qu'une expression supplémentaire mais paradoxale de leur opération. C'est bien parce que les autorisations ne sont délivrées qu'à qui de droit qu'on ne saurait s'exagérer la portée des interprétations en termes de « libération » ou d'« émancipation », qui pourraient venir spontanément qualifier cette sorte de rupture.

De cette place d'honneur que le champ réserve à ses consacrés, c'est pourtant un discours objectivement autre qui peut se tenir et qui, pour mieux se faire entendre, se donne toutes les formes propres à manifester

ter sa singularité et sa légitimité distinctive. L'expression de l'autorisation est donc d'abord stylistique, et la première caractéristique qui ne peut manquer de frapper à la lecture du texte de Malinvaud est probablement l'omniprésence de ce « je », en violation de la convention aussi implicite que profondément ancrée du « nous », (non)-sujet collectif habituel de la littérature scientifique. Parler en première personne, c'est ostensiblement signifier le dépassement du dilemme de l'auteur ordinaire dont le « nous » est condamné à osciller entre l'infatuation du discours en majesté et la modestie ostentatoire de la fusion-disparition au sein de la communauté discursive. C'est aussi, d'une certaine manière, changer le statut intellectuel d'un propos dont se trouve restaurée la dimension thétique, laquelle suppose un sujet soutenant et se posant, là où le « nous » tend parfois à présenter l'avancement de la science comme un processus mécanique, soutenu par une communauté dont les éléments sont interchangeables : la grande manivelle à poser et résoudre les problèmes est là, et peu importe finalement celui qui la tourne. À moins – ce qui n'est pas forcément sans rapport – que l'effacement trop visible du locuteur derrière un discours de science parfaitement impersonnel, apte à se parler tout seul, ne soit le tour stylistique destiné à signifier la disparition de toute subjectivité, c'est-à-dire, *a contrario*, à manifester le règne de l'objectivité, et qu'il est de bonne science ce discours qui a rompu avec l'identité particulière d'un locuteur particulier pour pouvoir être tenu par tous. Les conjectures précédentes, pour rudimentaires qu'elles soient, n'ont pas d'autre ambition que de revenir sur une pratique que le poids de l'habitude a fini par rendre « naturelle » et priver de l'attention qu'elle mériterait pourtant. Il faudra bien un jour faire l'analyse symptomale de cette détestation inculquée du « je » – recouvrant parfois, sur le mode de la dénégation, les ambitions personnelles les plus hautes – et de cette réticence acquise à parler en première personne – ce pourrait d'ailleurs être l'occasion de rappeler que dans le discours de la science, les habitudes stylistiques emportent des enjeux, notamment épistémologiques, qui dépassent de beaucoup les seules préoccupations de la « critique littéraire ».

Dire « je » de nouveau, en tout cas, pour Edmond Malinvaud, c'est à la fois rappeler son poids propre, le capital de légitimité dont il s'autorise, mais aussi occuper la position de l'*alta vista*, c'est-à-dire indiquer une hauteur du propos qui le distingue des routines machinales et impersonnelles de la science ordinaire. La norme brutale de l'objectivité qui exigeait l'effacement du locuteur s'estompe à ce niveau où se tiennent les

métadiscours et où se confrontent des *thèses* émises par des singularités pensantes restaurées dans leur dignité de sujet. Il faut bien la conjonction de ces deux effets d'autorité pour rendre possibles des adresses impératives à destination de la communauté des économistes tout entière comme celle-ci : « Je recommande que dans l'évaluation de la recherche nous devenions plus critiques quant aux prétentions affichées lors de l'énoncé des résultats [...] Je recommande que nous devenions plus exigeants quant à l'annonce des limites de leur portée » ; et s'il n'entre pas dans le présent propos de commenter davantage le fond de ces « recommandations » – auxquelles incidemment on adhère sans réserve –, on voudrait simplement suggérer de dénombrer les personnalités potentiellement capables dans le champ économiste de telles interpellations sommatives pour prendre la mesure de la singularité de cette intervention.

L'autorisation est si large, dans le cas présent, que le recouvrement de la première personne n'hésite pas pour mieux se faire sentir à s'adjoindre des notations biographiques particulièrement inhabituelles dans des textes de cette nature. « En raison de mon âge, il était naturel pour moi de choisir le sujet de cet exposé dans la méthodologie économique » ; ou bien : « Quand nous étions jeunes, beaucoup parmi ceux de ma génération... ». Là encore, on imagine sans peine ces incises personnelles réservées à un nombre extrêmement réduit d'autorisés. L'âge a beau continuer de valoir un surplus de respect, ce sont là des évocations interdites au commun des vétérans. Mais le fond est au moins aussi intéressant que la forme. On ne s'étendra pas sur la mise en rapport de « l'âge » et de la méthodologie dont on ne sait trop si elle doit être comprise comme une figure ironique d'autodépréciation qui fait de cette activité une ratiocination pour vieille personne, ou bien au contraire si elle veut la présenter comme le privilège des longues expériences. C'est plutôt la thématique, et même un certain pathos de l'âge en général, qui attire ici l'attention, en indiquant une autre façon de distinguer le propos. En invitant à lire entre les lignes un « au soir de ma vie... », tout est fait pour suggérer au lecteur l'approche d'une échéance qui, non seulement autorise l'affranchissement vis-à-vis d'un certain nombre de conventions, mais également certifie la sincérité du discours et écarte l'hypothèse d'instrumentations stratégiques, dont l'heure est révolue. Les jeux institutionnels n'ont plus de prise sur cette parole-là qui se présente comme détachée des déterminations ordinaires et parle au premier degré, sans autre souci que celui de la

vérité. Se mettre ainsi à l'heure des bilans est une autre manière de donner du poids à un propos d'autant mieux fait pour impressionner qu'il est visiblement l'expression d'une introspection critique – presque d'un examen de conscience. C'est bien de l'engagement ostensible de la personne même du locuteur, se retournant sur la trajectoire intellectuelle d'une vie et ne s'épargnant aucune des douleurs de la lucidité rétrospective, que le texte escompte une force de conviction à laquelle ne sauraient prétendre les critiques épistémologiques habituelles, vouées par leur disposition à l'autoajustement – que l'effet de contraste rend ici d'autant plus apparente – à rester des commentaires sans conséquence, c'est-à-dire des propos en l'air.

Ainsi, pour dire ce qu'il a à dire, Edmond Malinvaud n'hésite pas à mobiliser toutes les ressources que lui offre le champ. Car si la logique du champ ne menait pas inéluctablement à ce retournement en forme d'objurgation, c'est tout de même elle, et elle seule, qui l'a rendu possible. C'est pourquoi il faudrait être assez naïf pour ne voir dans le présent acte d'« émancipation » que la manifestation d'une individualité admirable quand ce sont les lois du champ qui lui confèrent des propriétés d'efficacité et des profits justifiant une ultime instrumentation. Mobiliser cette ressource structurale qui n'appartient qu'à ce locuteur-là (on devrait dire plus exactement : qu'à cette position-là) exigeait en effet de s'affranchir des règles ordinaires du champ – possibilité extra-ordinaire comprise dans la matrice même du champ – et de renverser les conventions d'effacement du sujet pour mieux valoriser un capital spécifique absolument idiosyncratique. Il fallait certainement tout cet effort et cet engagement massif d'un capital propre pour faire entendre un discours qui, au-delà des mécanismes structuraux activés pour en faciliter l'énonciation, n'en met pas moins en question très directement les principes théoriques et les divisions intellectuelles dont les structures du champ sont en grande partie l'expression.

### LE TOURMENT DE LA SCIENTIFICITÉ

Il serait trop facile de réduire l'intervention d'Edmond Malinvaud à la seule logique structurale de sa manifestation. Si elle touche juste à ce point, ce n'est pas seulement en raison de l'efficacité des ressources symboliques qu'elle mobilise, mais parce qu'elle est le reflet d'une tension intellectuelle objective qui n'a jamais cessé de travailler la discipline. La scientificité

est le tourment de l'économie à qui la prégnance du quantitatif a laissé espérer une révolution galiléenne, jamais véritablement accomplie en raison du plongement dans l'histoire et de la complexité des déterminations sociales. Selon cette logique implacable du déplacement du refoulé, l'histoire et les rapports sociaux qu'on peut nier dans la théorie – et certains courants néoclassiques s'y emploient avec une constance qui force l'étonnement – ne peuvent manquer de faire résurgence ailleurs, en particulier dans la confrontation empirique où l'économie qui se voudrait science ne peut faire valoir que des performances d'une inquiétante médiocrité. C'est donc parce que la constitution même de son domaine empirique, sous le primat du nombre, a rendu plus vive que pour toute autre science sociale la tentation de la science mathématisée que l'économie s'est abandonnée à l'ambition nomologique en prenant pour référence la physique dans le même mouvement où elle procédait à la forclusion de l'histoire et de son idiographie. Cet arrachement inaugural ne pouvait pas ne pas laisser de traces aussi bien dans la constitution intellectuelle de la discipline que dans ses fonctionnements institutionnels. C'est pourquoi d'ailleurs on peut, dans une très large mesure, comprendre le système différentiel du champ à partir de cette division canonique que suscite le rapport à la scientificité.

La violence de l'amputation originelle par laquelle l'économie s'est faite science, l'ampleur du refoulement auquel il a fallu consentir pour mériter cette requalification de l'ancienne économie politique, permettent seuls de comprendre que même les plus déterminés des partisans de la *science* économique soient empêchés de vivre leur ambition épistémologique en toute tranquillité. C'est ce travail d'une mauvaise conscience permanente, conjugué à l'intensité des investissements psychologiques des agents les plus convaincus, c'est-à-dire les plus désireux d'être convaincus, dans une identité de « scientifique » et de « savant », qui font de la question de la scientificité l'affre de la discipline, une plaie vive d'une exceptionnelle susceptibilité. C'est pourquoi toute mise en cause en cette matière hautement sensible est inévitablement exposée à des réactions explosives où se mêlent à la fois la haine du briseur de rêve épistémologique, les repréailles contre l'offense faite à des engagements identitaires, mais aussi la sanction d'une trahison qui révèle les insuffisances intimes, et par là même sape les conditions de l'efficacité sociale d'un discours économiste se donnant pour parole savante dans le débat public. Ce n'est donc

pas un hasard si, plus que toute autre, la science économique développe une aversion profonde pour toute sociologie réflexive, vécue comme une menace à l'en-droit d'enjeux trop importants et trop douloureux pour pouvoir être exposés sans retenue à des regards cliniques. Ainsi, une inquiétude épistémologique commande tout ce qui doit se faire dans la pratique de la science économique et tout ce qui peut se dire dans son discours réflexif. Comment s'étonner que dans les strictes limites assignées à ce dernier ne se manifestent, quelques critiques hérétiques mises à part, que des réaffirmations d'une identité de science d'autant plus obstinées, et parfois même agressives, qu'elles sont en fait travaillées par le doute ?

Dans ces conditions, la question des mathématiques est évidemment appelée à prendre un relief particulier, puisque, comme attribut le plus hautement représentatif de la science, elle concentre presque sans résidu l'interrogation épistémologique fondamentale de la discipline. Rien ne serait pourtant plus dévastateur que de consentir à une radicalisation de ce débat, qui mènerait, par montée aux extrêmes, à un irréductible antagonisme opposant une mathématisation forcenée et un refus non moins intransigeant de toute formalisation. Et rien n'altérerait davantage le regard qu'on peut porter sur la mathématique que d'en faire, *par destination*, la forme même de l'idéologie scientiste de l'économie. C'est pourquoi il importe d'en rappeler très brièvement les vertus, préalable indispensable dans la recherche d'un « bon usage » qui n'est pas l'abstention.

Le premier mérite de la formalisation, c'est de permettre *le calcul des résultantes*, dans un système d'interdépendances généralisées où les ambivalences et les effets antagonistes sont légion. L'économie littéraire rencontre une indépassable limite lorsqu'elle se heurte au constat d'une influence à double sens d'une variable sur une autre. La formalisation, la résolution et le chiffrage peuvent seuls trancher ces ambivalences, autrement indécises. En second lieu, la mathématisation permet de s'assurer de la correction analytique du raisonnement là où l'inférence littéraire peut s'avérer trompeuse. Enfin, le langage mathématique est doté d'une productivité spécifique qui lui permet d'avoir accès à des énoncés hors d'atteinte de la langue naturelle. Ainsi, par exemple, il faut souvent en passer par la mise en forme mathématique pour s'apercevoir que le même corps d'hypothèses peut donner lieu à une multiplicité de configurations, ou de régimes, repérables au travers d'une partition de l'espace des paramètres du modèle. Dit autrement, c'est cette capacité

propre de la *discussion paramétrique* que de permettre d'établir en toute clarté les conditions de validité d'un résultat donné. De ce point de vue, les développements contemporains de la théorie de l'équilibre général ont une valeur exemplaire. Comme contribution positive à l'étude des économies de marché, leur incapacité à être jamais mis en rapport avec une économie empirique existant ou ayant existé ne vaudrait pas qu'on leur consacraît une minute de peine. On aurait tort de les trouver pour autant définitivement dépourvus d'intérêt, car la mise en évidence, *par la mathématisation du problème*, des conditions – extrêmement restrictives au demeurant – sous lesquelles existe un équilibre général des marchés, est une contribution de première importance à la discussion analytique de l'intuition générale selon laquelle la libre composition des intérêts privés est le meilleur principe de production d'un ordre collectif. Le *Figaro-Magazine*, qui extorque à Debreu un triomphant « J'ai démontré mathématiquement la supériorité du libéralisme »<sup>3</sup>, n'a pas idée de l'amertume de son succès car ressortent bien davantage des travaux du prix Nobel la longue liste des clauses conditionnant le résultat tant désiré – économie sans monnaie, non-croissance des rendements, absence d'effets externes, concurrence parfaite, existence d'un système de marchés complets... – et surtout l'impossibilité d'y satisfaire jamais ! Ce que l'heuristique de la main invisible et l'allant littéraire d'Adam Smith avaient fait, ce sont les mathématiques qui l'auront défait.

D'où vient alors que, dotée de toutes ces vertus, la mathématisation de l'économie ait pu devenir à ce point un problème ? Malinvaud fait plus que suggérer la réponse : c'est du renversement d'un lien de dépendance. D'instrument qu'elle n'aurait jamais dû cesser d'être, maniée à des fins imposées d'ailleurs, la mathématique est devenue un emblème, un signe de science dont la réaffirmation s'est subordonnée l'élaboration théorique là où on aurait attendu de lui qu'il ne fit que la servir. Brandi à la face des profanes et des mécréants, le signe doit impressionner au-dehors autant qu'il a vocation à rassurer au-dedans. Car c'est aussi à l'abri de la muraille des symboles que la communauté des économistes refait sa confiance en sa science et conjure son inquiétude d'usurper. C'est donc non pas la mathématique en économie, mais un certain usage de la mathématique en économie qui est ici en cause. Il faudrait plus de place pour expliquer en détail comment

3 – *Le Figaro-Magazine*, 10 mars 1984.

la mathématisation en elle-même est devenue génératrice de problèmes théoriques, là où Edmond Malinvaud considère que, sinon l'examen des faits stylisés, au moins une interrogation inspirée du regard sur une économie concrète, peut seule être au départ d'une démarche de recherche – par quoi se trouve répétée la division qui sépare l'économie mathématisée de l'économie mathématique. Il est vrai que, là encore, la discussion est plus délicate qu'il n'y paraît puisqu'un pur travail de développement des outils formels peut aussi avoir un sens : dès lors qu'on a reconnu la productivité spécifique de la langue mathématique, travailler à enrichir le répertoire de ses formes, c'est accroître sa capacité de représentation, extension qui mérite en elle-même un effort spécifique. Il n'est pourtant pas moins vrai que l'un des penchants légèrement autistiques de la mathématisation en économie, c'est de produire elle-même ses propres problèmes, dans une autoalimentation typique de la pensée purement mathématique dont on sait qu'elle n'a besoin d'aucun référent réel pour déployer à l'infini l'exploration des idéalités et la course à la généralisation.

Lorsqu'elle est portée au-delà d'un seuil critique, notamment sous l'impulsion du courant de l'économie mathématique, cette autoréférence de la mathématique économique devient l'indice d'un projet théorique dont l'épistémologie, en dépit des professions de foi poppériennes les plus convenues, doit l'essentiel au modèle de l'empirisme logique. Ce que dénote alors la propension au fonctionnement endogène et autocentré de la mathématique en économie, c'est la visée du *système formel*. L'ambition ultime de la théorie – même si elle ne serait pas agréée telle quelle par tous les économistes orthodoxes – c'est de se présenter comme l'association d'un corps minimal de postulats et d'une syntaxe – en l'occurrence les règles de l'inférence logique et du calcul analytique – capable en droit d'engendrer comme autant de *théorèmes* tous les énoncés économiques possibles. La radicalisation qui emmène l'économie d'un usage raisonné des mathématiques à une phagocytose par l'instrument a donc un nom : c'est l'axiomatisation. Parce qu'elle correspond à l'unité théorique et à la générativité maximales, la science axiomatisée apparaît comme une sorte de summum de la science. Déployer la totalité des énoncés économiques à partir du presque-rien des axiomes est une performance titanesque et le signe d'un pouvoir d'engendrement reconnu comme marques distinctives de la vraie science. C'est bien pourquoi l'histoire est l'ennemie dans cette affaire. Elle multiplie les *idioties* et

corrode la vigueur des « lois » par la prolifération de ses singularités. Par là, d'ailleurs, elle refait systématiquement l'unité de l'économie mathématisée et de l'économie mathématique, rassemblées dans l'affirmation des universaux contre le particulier historique. Il faut alors sans cesse défaire cette antinomie de la vraie science et de l'idiographie dans laquelle l'orthodoxie tente d'enfermer les approches historicistes comme la théorie de la régulation<sup>4</sup>. Ni description à l'échelle un, ni juxtaposition infinie de « cas », celles-ci n'ont en rien perdu l'ambition de la généralité à laquelle elles donnent simplement la forme plus modeste d'une nomologie *locale et contingente*, ensemble de « lois » historiquement situées et périssables correspondant à une séquence particulière de la dynamique du capitalisme.

On ne peut en tout cas manquer d'être surpris d'entendre Edmond Malinvaud formuler un assez ferme avertissement contre la négligence de l'histoire à laquelle conduit une intensification débridée de la mathématisation, qui ne peut que tendre vers l'axiomatisation. Que le père fondateur de l'école française d'économie mathématisée en vienne ainsi à faire l'éloge de « l'inférence historique » en faisant explicitement référence à « l'économie littéraire » d'antan est une ironie de l'histoire du champ, qui ne manque pas de saveur : « J'ai le sentiment que nous devrions explicitement reconnaître *de nouveau* la valeur de ce que j'appelle inférences interprétatives [...], des assertions non formalisées suggérées par l'examen de l'histoire économique » (souligné par moi). Comme il est lourd de sens ce « de nouveau », où s'expriment tout à la fois une histoire personnelle, un point de rebroussement épistémologique et les luttes silencieuses à l'intérieur du champ entre fractions du courant majoritaire, simultanément alliées et rivales. Car il faudrait certainement, pour avoir le fin mot de l'histoire, mener une analyse plus approfondie des rapports complexes qu'ont noués dans le champ, d'une part l'économie mathématisée, recourant à la formalisation mais sans perdre de vue l'explication de faits stylisés, et dans laquelle Edmond Malinvaud se reconnaîtrait plus exactement, et d'autre part l'économie mathématique *stricto sensu*, courant exclusivement théorique, abstrait et orienté vers la production de théorèmes. Et il faudrait faire apparaître mieux qu'on ne peut le faire ici la façon dont les alliances initiales, nouées sous l'égide de la mathématique

4 – Voir par exemple R. Boyer et Y. Saillard (éds), *Théorie de la régulation, l'état des savoirs*, Paris, La Découverte, 1995, 576 p.

sation conçue en elle-même comme un projet intellectuel partagé, suffisamment fort pour dominer les divergences d'intentions alors jugées comparativement secondes, ont basculé dans la rivalité sous l'effet d'une certaine distribution des honneurs et des consécration institutionnels, et fait revenir au premier plan des différences théoriques jusqu'ici subordonnées aux impératifs du front commun.

Hors de ces considérations liées à la dynamique du champ proprement dite, il reste le fond d'une petite révolution intellectuelle où se loge toute la singularité d'un texte qu'une lecture « à l'aveugle » – toutes particularités stylistiques mises à part bien sûr – pourrait d'ailleurs spontanément attribuer à l'une de ces hétérodoxies historicistes contre lesquelles Malinvaud jadis n'a cessé de batailler. De quoi est faite la « matière » économique et quel type d'élaboration théorique appelle-t-elle en priorité? En soulignant que cette « matière » est essentiellement « historique et sociale », et non purement « praxéologique », comme le voudraient les continuateurs de Mises, Malinvaud défait le fantasme de la théorie-système formel dans son *hubris* générative et ses prétentions unificatrices. Les hypothèses, faites axiomes, de l'équilibre général ne mènent à rien d'autre... qu'à l'équilibre général. Et, parce que, pour parler comme les épistémologues, les modèles, comme concaténation de tautologies formelles, n'ont aucune capacité ampliative, il faut bien se résoudre à nourrir la théorie avec « quelque chose » directement puisé dans cette « matière » où, seule, peut se trouver de quoi combler l'abîme séparant le schéma walrasien d'un monde humain.

Tout à leur inquiétude de faire science, les économistes se sont laissé obnubiler par cet avis de Kant selon lequel « dans toute théorie [...] il n'y a de scientifique au sens propre du terme que la quantité de mathématique qu'elle contient ». Eussent-ils poursuivi un peu leur lecture qu'ils n'auraient pu échapper à l'avertissement du même rappelant qu'« une connaissance peut fort bien être tout à fait conforme à la forme logique, c'est-à-dire ne pas se contredire elle-même, et cependant encore contredire l'objet ». Granger lui aussi n'a-t-il pas mis en garde contre cette erreur qui consiste à prendre « faussement comme organon [...] la forme logique qui n'est qu'un canon de l'entendement »<sup>5</sup>? De cette confusion des genres, le discours orthodoxe a tiré la plupart de ses caractéristiques qui ne manquent jamais d'asseoir l'observateur extérieur, confronté à une vision de l'économie taillée pour la mathématisation mais laissant son objet proprement méconnaissable.

Derrière cette fermeture au réalisme, qui certes ne règne pas identiquement dans toutes les provinces de l'orthodoxie, il faut probablement voir la nécessité impérieuse de conjurer une angoisse et de refaire la croyance en la bonne science en sacrifiant tout à ses formes. C'est la même nécessité qui mène parfois à une absolutisation du débat et à une sommation à choisir son camp entre le *scientissime*, que la thèse de l'unité de méthode conduit évidemment à assimiler au modèle de la physique, voire même de la physique mathématique, et les ténèbres de la non-science. De ce point de vue, on ne peut s'empêcher d'envier parfois la quiétude des historiens qui, faisant de nécessité vertu, ont appris de longue date à être décontractés sur ces questions de science, et renoncé à des ambitions épistémologiques jugées à temps si évidemment hors d'atteinte. Les économistes sont objectivement en position d'espérer davantage, et par là, il est vrai, travaillés par une tentation plus forte. S'y ajoute également cette autre tentation, celle de la pensée « polaire », qui permet de goûter aux charmes de l'intransigeance et de la radicalité, là où il faudrait en fait travailler à occuper des entre-deux inconfortables et inesthétiques. De là un univers intellectuel qui prend parfois des contrastes intenses et fait le vide en excluant tout intermédiaire entre la science suprême et son autre absolu. À distance de ces deux pôles, également aporétiques pour toutes les disciplines de la société, est-il pourtant si difficile en principe de penser des formes de connaissance organisée susceptibles, pour reprendre l'expression d'Alain Boyer, d'« appartenir au genre science »<sup>6</sup>?

Il y a de cela quelques années, un supplément thématique du *Monde* avait demandé à quelques économistes une qualification épistémologique de leur discipline<sup>7</sup>. « L'économie : une science en retard », titrait l'un ; « qui s'enrichit », proposait l'autre ; « connaissance disciplinée », pour un troisième. En s'imaginant hypothétiquement confronté à pareille question, on aurait volontiers répondu, non par goût du scandale – tout juste une envie d'agacer les vaches sacrées – mais en tout bien-fondé étymologique : L'économie? Une science *idiote*.

5 – G.-G. Granger, *La Vérification*, Paris, Odile Jacob, 1991, p. 21.

6 – A. Boyer, « L'utopie unificatrice du cercle de Vienne », in J. Sebestik et A. Soulez (éds), *Le Cercle de Vienne, doctrines et controverses*, Paris, Méridiens Klincksieck, 1986.

7 – *Le Monde des débats*, n° 14, décembre 1993.

L'aversion profonde – dont on a tenté de montrer le ressort – des économistes pour toute sociologie réflexive les conduit presque systématiquement à proscrire les références à des personnes particulières lorsque, malgré tout, la communauté se retourne sur ses propres fonctionnements. Plus encore que partout ailleurs il faut donc sans cesse se battre pour faire admettre qu'une mise en question n'est pas une mise en cause, et éviter que l'effort analytique ne soit systématiquement travesti – pour pouvoir mieux être déconsidéré – en intention polémique. C'est là une propension suffisamment forte pour qu'on se soucie de déjouer par anticipation les interprétations erronées ou malveillantes. On y est d'autant plus incliné qu'on partage sans réserve la plupart des thèses défendues par Edmond Malinvaud dans l'article considéré, et que cet accord intellectuel devrait suffire à écarter l'hypothèse d'un commentaire purement acrimonieux. Mais c'est l'existence même de cet accord, par l'ampleur de la surprise qu'il a suscitée, qui fait la raison d'être de ce travail consacré à une contribution qui déplace les lignes et brouille les divisions établies. Il est tout de même singulier qu'un texte du fondateur de l'école française d'économie mathématisée puisse ainsi être endossé en presque totalité par des minoritaires hétérodoxes auxquels la logique du champ n'a jusqu'ici cessé de l'opposer. C'est pourquoi on ne pouvait pas ne pas s'interroger sur la pluralité des mécanismes dont la convergence a rendu possible un tel retournement, et surtout sur les formes que les « lois » du champ ont conduit son expression à emprunter.

C'est un fait assez général, et humainement bien compréhensible, que les communautés scientifiques

ont peu de goût pour les discours sociologiques qui viennent leur expliquer que leurs membres ne sont pas mus exclusivement par l'amour de la vérité et *ad majorem scientia gloriam*. Pierre Bourdieu a suffisamment montré les résistances que suscitent la mise en question d'intérêts établis, la révélation des illusions corrélatives de l'engagement dans le champ et le sentiment d'offense personnelle d'être dit dans ses déterminations. En matière de sociologie de la science, on pourrait ajouter que l'intensité de la réticence est inversement proportionnelle à la fermeté de la croyance épistémologique ou, en d'autres termes, que la mauvaise grâce à s'offrir au regard sociologique est directement fonction du risque perçu d'être contesté dans sa scientificité. De ce point de vue, la communauté des économistes, à qui l'intensité de son désir de science et la vulnérabilité de ses concrétisations rendent le risque immense, a probablement l'épiderme plus sensible que n'importe quelle autre. C'est bien cette corde que fait vibrer, en forme d'avertissement, l'une des phrases conclusives de Malinvaud qui stigmatise les fonctionnements de la communauté et prévient : « Nous, économistes, pouvons alors apparaître plus intéressants comme objets d'étude dans la sociologie de la science que comme sujets contribuant au progrès de la connaissance scientifique. Réfléchissons à cette inversion possible de notre place. » Remarquable pouvoir de concentration des mots qui livrent là presque intégralement la vérité du champ et disent les angoisses du manquement, de la déchéance et de la perte. Manquement à des ambitions que la critique qui précédait n'a pas complètement annulées. Déchéance de la réduction à l'état d'objet. Et enfin anxiété de la perte du trésor de la science.